

DE L'ORIGINE DES MALGACHES

par Jean VALETTE

Il est peu de questions qui aient posé et qui posent encore plus de problèmes que *l'origine du peuple malgache* (1). Ce n'est pas faute d'ailleurs de ne pas avoir attiré très tôt l'attention des auteurs, car la littérature en la matière est particulièrement abondante. Mais cette abondance même a largement contribué à obscurcir le problème car, disons-le d'entrée, bien peu de ces auteurs étaient à même de traiter de la question, et la plus grande fantaisie a longtemps été la règle tant dans leurs conclusions que dans leurs prolégomènes. Il convient d'ailleurs de rappeler que la question est infiniment complexe, et que pour la résoudre il faut — et il faudra — utiliser une masse énorme de connaissances relevant des disciplines les plus diverses : anthropologie, ethnologie, linguistique, géographie, archéologie, histoire etc... et portant sur une aire géographique étendue. C'est en définitive à tout un faisceau d'études comparatives, et où autant que possible il faut connaître parfaitement les divers problèmes à comparer, qu'il conviendra de se livrer, avec tous les moyens modernes d'investigation qui, naturellement, faisaient défaut aux chercheurs des siècles passés. 0

Notre propos ici n'est point d'apporter à ce problème fondamental une nouvelle solution, mais d'exposer les multiples et divergentes théories émises jusqu'à présent, en essayant de clarifier et de simplifier ce qui a été bien trop souvent obscurci par des auteurs plus soucieux d'affirmer que de démontrer.

Certes ce problème des origines a préoccupé la plupart de ceux qui, dès les XVI^e et XVII^e siècles, se sont occupés de Madagascar, mais les renseignements encore fragmentaires dont ils pouvaient disposer ne donnent que peu d'intérêt à leurs dires, et il faut attendre le XVIII^e siècle pour que les hypothèses — et affirmations — des auteurs soient à retenir.

Nous insisterons tout d'abord sur un manuscrit anonyme des environs de 1750, dont nous avons récemment donné une édition criti-

(1) Cette étude a été initialement préparée à la demande de Monsieur le Secrétaire Général de Radio-Université et diffusée sur les antennes de la Radiodiffusion nationale malgache (Chaîne III) en novembre 1964.

que (1), et qui était resté totalement inconnu jusqu'ici. Cet anonyme, traitant sans nul doute, avait eu pendant de nombreuses années l'occasion de parcourir Madagascar, et ce sont ses propres observations qu'il nous donne dans son *Mémoire* qui est de ce fait extrêmement intéressant.

« Deux races d'hommes habitent Madagascar. L'une tire son origine d'un peuple blanc et l'autre d'un peuple noir. Ils se distinguent entr'eux par cette dénomination. La différence d'origine les a toujours rendus ennemis les uns des autres. Les noirs, répandus dans toute l'île, tirent la leur des Séclaves, peuple qui occupe la plus grande partie de la côte de l'ouest. Tout annonce que ces derniers sont les vrais naturels de Madagascar. Les autres descendants des blancs proviennent de deux différents peuples. Ceux qui sont fixés dans le Sud de l'île sortent des Arabes ; mais on ignore d'où viennent ceux qui sont dans le Nord... Ce peuple est vu d'un mauvais œil par tous les Madécasses qui l'appellent la *race étrangère*. »

Il est d'ailleurs à relever que pour notre auteur les « blancs du Nord » sont les Merina qui sont effectivement placés au Nord des autres blancs de l'Anosy.

Et l'Anonyme de continuer : « l'origine des noirs de Madagascar, c'est-à-dire des vrais naturels de l'île, est encore plus difficile à connaître. On n'imagine pas le pays d'où ils sortent. On est tenté de les croire originaires des côtes de l'Afrique dont ils ne sont séparés que par le canal de Mozambique. Mais quand on vient à comparer les Cafres des côtes d'Afrique avec les Noirs de Madagascar, l'identité disparaît. On ne leur trouve plus aucune ressemblance... »

Nous retiendrons de ces quelques extraits que notre auteur a perçu l'existence de plusieurs races à Madagascar et, si l'on exclut les Arabes, qu'il n'entre pas dans notre propos d'étudier, il distingue : 1) des noirs, vrais naturels de Madagascar, dont l'origine lui échappe ; 2) des blancs, ou Merina, qu'il traite d'ailleurs de *race étrangère*, et pour lesquels il avance, prudemment, une origine phénicienne. Notons d'ailleurs une certaine confusion chez cet auteur lorsqu'il traite de la langue de Madagascar. « On ne peut donc pas dire avec certitude d'où les vrais naturels de Madagascar tirent leur origine, ni même d'où dérive la langue dominante dans le pays qu'on appelle vulgairement le malgache. Je les ai fait connaître sous le nom d'Hova, de Zafferaminis et de Séclaves. Ils parlent tous la même langue à quelque chose près. Mais auquel de ces trois peuples appartient la langue de Madagascar qu'on peut appeler langue mère ? ». Et très curieusement il conclut que la langue « appartient aux Hovas ; du moins c'est mon opinion, vu la douceur du caractère de ces peuples, leurs arts, leur industrie ».

(1) VALETTE Jean, Madagascar vers 1750, d'après un manuscrit anonyme, Tananarive, 1964, In. 8°, 50 pp.

Il attribue donc à un *peuple étranger*, selon son expression, une langue parlée dans tout Madagascar.

Nous retiendrons aussi pour le XVIII^e siècle l'opinion d'un autre voyageur, SONNERAT (1), qui rejoint l'Anonyme dans sa division. « Il y a trois races d'hommes très distinctes à Madagascar. La première est très noire et a les cheveux courts et crépus: elle paraît être la seule qui soit originaire de cette Ile. Ceux qui forment la seconde habitent quelques provinces de l'intérieur; ils sont basanés et ont les cheveux longs et plats; on les nomme *Malambous* [pour Amboalambo]; ... leurs traits ressemblent assez à ceux des Malais ». La troisième race, ajoute SONNERAT, est composée d'Arabes.

Nous retiendrons de ces deux auteurs utilisés qu'au XVIII^e siècle existait déjà la notion d'un peuplement de Madagascar composite, et que se posait déjà le grand problème de la date d'arrivée des populations. La notion d'antériorité du *peuple noir*, recouvert chez l'Anonyme sous le nom de Sakalava, est attesté de façon générale, les Merina étant considérés comme postérieurs, et même appelés la *race étrangère*.

Mais ce problème des origines ne fut véritablement étudié de façon scientifique qu'à partir de la deuxième moitié du XIX^e, lorsque GRANDIDIER eut réellement créé de toutes pièces les études sur Madagascar. Et les grandes polémiques ne doivent donc réellement être examinées qu'à partir de cette époque, bien qu'il puisse être utile de prendre en considération certaines données antérieures basées sur la tradition, et qui ont l'intérêt d'avoir été recueillies à une haute époque, donc beaucoup plus près des événements.

Avec GRANDIDIER, avons-nous dit, commence réellement l'étude scientifique de Madagascar et des Malgaches. La part primordiale prise par ce savant dans cette étude donne à ses théories une valeur considérable, et nous nous y arrêterons longuement.

C'est dans sa monumentale (*Ethnographie de Madagascar*) au livre I^{er}, paru en 1901, qu'ALFRED GRANDIDIER a réuni en quelque sorte les résultats de ses multiples travaux. Dès la première page, il pose largement le problème : « D'où sont venus les habitants de Madagascar ? A quelle race appartiennent-ils ? L'étude comparée des caractères anthropologiques et physiques, des mœurs, des croyances, des institutions, de l'industrie, de l'architecture, de la langue des Malgaches, nous permet aujourd'hui de répondre à cette question ». S'il nous est difficile, malheureusement, d'admettre l'optimisme du dernier membre de cette phrase, nous en retiendrons que le problème est posé par GRANDIDIER d'une façon véritablement scientifique et que ce

(1) Dont les textes sur Madagascar ont été réédités par nous dans le *Bulletin de Madagascar*, n° 226 (mars 1965), pp. 195 à 243.

qu'il nous livre est véritablement le fruit d'études comparées menées avec le plus grand sérieux par un véritable savant qui avait par lui-même abordé les différentes branches qu'il annonce. Ce qui ne fut pas toujours le cas pour ses successeurs.

GRANDIDIER part, lui aussi, de l'idée d'un mélange de races très diverses, et en gros établit aussi la distinction formulée par nos deux auteurs précédents : la division en Merina et en non Merina. Et examinant les théories antérieures, il remarque que la plupart des auteurs ont attribué une origine africaine et « considèrent, à cause de la proximité de l'Afrique, la masse de la population comme composée de nègres africains ». Il relève aussi que d'autres, « se fondant sur leurs croyances et certaines particularités de leurs mœurs sans tenir compte de leur aspect physique, les font descendre d'une colonie soit jaune, soit arabe, ou d'immigrants mongols ». Quant à lui, il rappelle que dès 1872, il a émis « l'opinion que l'île de Madagascar a été peuplée par des immigrations successives, remontant à des temps fort éloignés (selon lui bien des siècles avant Jésus-Christ), de nègres indo-océaniens ou orientaux, que je désignerai sous le nom général d'Indo-Mélanésiens, pour rappeler que la branche orientale du tronc nègre existe non seulement dans les îles de l'Asie et de l'Océanie, mais aussi sur le continent ». Et il expose ensuite les raisons qui l'ont amené à « relier les Malgaches, hormis les Andriana de l'Îmerina et les familles des chefs des principales tribus, aux nègres de l'Extrême-Orient plutôt qu'à ceux du continent africain, comme le faisaient tous les auteurs, et même les anthropologistes ».

L'idée première qui l'a frappé est l'unité de la langue parlée dans l'île entière et l'uniformité des mœurs et des traits physiques de la masse de sa population.

Retenons d'abord l'unité de la langue, d'origine malayo-polynésienne, déjà constatée depuis longtemps, et que de nos jours personne ne met en doute. Cette unité, certains en ont attribué l'introduction à la poignée de Malais venus il y a quelques siècles. Idée assez surprenante, car « n'est-il pas en effet extraordinaire que des peuplades ou plutôt des familles, qui n'ont eu jusque tout récemment aucun lien politique ni commercial, qui ne se connaissaient même pas de nom au commencement du XIX^e siècle, qui vivaient dans l'isolement le plus complet et n'avaient entre elles d'autres relations que les razzias et les pillages auxquelles elles se livraient entre voisins immédiats, parlent toute la même langue ». Et GRANDIDIER de continuer : « Je ne sais vraiment pas comment on a pendant si longtemps accepté, sans discussion, l'assertion, qui eut dû paraître à tous inacceptable, comme elle l'est en réalité, qu'en quatre ou cinq siècles quelques milliers ou plutôt quelques centaines d'étrangers aient imposé leur langue à tous les anciens habitants du pays, d'autant plus qu'emprisonnés dans un petit canton au milieu des montagnes et honnis de tous leurs voisins

jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, ils n'avaient et ne pouvaient avoir aucune autorité ni aucune influence sur les autres tribus, avec la plupart desquelles du reste ils n'ont point eu jusqu'à ce jour de relations. »

GRANDIDIER pose alors son grand principe, à savoir que la langue malgache existait certainement telle qu'elle est aujourd'hui longtemps avant la venue des Malais, et il n'est pas douteux qu'elle a été apportée par les nègres indo-mélanésiens, dont les immigrations successives ont peuplé Madagascar. Et il relève que si le caractère indo-mélanésien de la langue a été reconnu dès la découverte de l'Ile, la parenté de la masse de ses habitants avec les nègres orientaux n'avait été jamais affirmée avant lui.

Une des grandes raisons qui avaient amené tous les auteurs à admettre l'origine africaine des Malgaches, c'est d'une part la proximité du continent africain, et d'autre part le grand éloignement des terres orientales distantes de plus de 4.000 kms. Mais, dit GRANDIDIER, les noirs d'Afrique sont et ont toujours été peu adonnés à la navigation, et les courants, qui sont contraires pour venir du continent à la Grande Ile, rendent difficile la traversée du Mozambique de l'Ouest vers l'Est, tandis que les noirs indo-mélanésiens sont d'excellents marins et que le grand courant équatorial leur est favorable. Du reste, si l'on admet que l'Inde primitive et la presqu'île malaise ont été le point de départ d'où les noirs océaniens se sont répandus en Océanie, comme semblent l'attester les îlots ethniques que l'on retrouve encore dans les montagnes de l'Himalaya et de Vindhya, il est tout naturel qu'une branche se soit portée vers l'Ouest, pendant que d'autres sont allées vers l'Est, fuyant les invasions mongoliques et caucasiennes qui eurent lieu dans le Sud de l'Asie plus de 2500 ans avant J.C. Il est en tout cas certain que l'immigration des Indo-mélanésiens à Madagascar a précédé l'ère chrétienne, car le malgache, contrairement aux langues de l'archipel asiatique, ne contient pas de mots d'origine sanscrite. 7

Mais les premiers indo-mélanésiens ont-ils trouvé Madagascar occupé par des habitants d'une autre race, issus d'immigrants africains ? GRANDIDIER hésite à répondre, mais il relève que s'il y avait des aborigènes, ils devaient être en bien petit nombre puisque ni dans les mœurs, ni dans la langue des Malgaches, on ne retrouve des traces de leur influence.

GRANDIDIER se livre alors à une étude comparative des Malgaches et des Indo-océaniens, trop connue pour que nous y arrêtions.

A côté de ces Indo-mélanésiens, qui forment le fond de la population malgache, se sont juxtaposés des Malais, car, dit GRANDIDIER, il n'y a aucun doute que les Andriana, ou nobles de l'Île, appartiennent à la race malaise pure. Ces Andriana, ajoute-t-il, descendent des

conquérants de cette province qui ont imposé leur autorité à ses habitants primitifs, les Vazimba, dont une partie a émigré dans l'Ouest, d'où ils étaient venus originellement, et dont les chefs (en malgache *Hova*) de ceux qui sont restés en Imerina sont les ancêtres des Hovas actuels.

Mais où et quand ces immigrants de race jaune ont-ils abordé à Madagascar ? Il est bien difficile d'y répondre, mais « cependant il semble certain que les Malais, dont sont issus les Andriana de l'Imerina, ont atterri dans l'Est ». C'est en effet à la côte orientale que les courants et les vents généraux de l'Océan Indien les amenaient tout naturellement, et le climat insalubre de cette côte, d'autre part les Arabes qui y avaient depuis longtemps déjà imposé leur autorité, pouvaient seuls les faire quitter un pays fertile pour un pays aussi nu et aussi aride que le plateau central. La position de leurs premiers établissements connus sur ce plateau, qui étaient dans le S.E. de Tananarive, tout près de la crête de la chaîne côtière, montre bien qu'ils venaient de l'Est.

Quant à l'époque à laquelle ces Malais ont atterri à Madagascar GRANDIDIER essaye de l'établir à partir de la généalogie d'Andrianampoinimerina, et il conjecture que leur arrivée dans le centre de l'île doit se placer vers 1500. Disons d'ailleurs que cela ne nous livre pas la date de l'arrivée sur la côte Est, bien que GRANDIDIER, peu après, pense que cette arrivée ne doit guère être antérieure.

Ainsi, pour GRANDIDIER, si l'on ne tient pas compte de divers petits groupes d'immigrants (Arabes, etc.), la population de Madagascar se compose : 1) d'Indo-océaniens (ou Mélanésiens) arrivés à une époque ancienne, dont la langue est celle actuellement parlée dans tout Madagascar : 2) de Malais, dont l'arrivée remonte au XVI^e siècle environ, qui ont pris la langue des populations qu'ils ont trouvé déjà installées.

Bien qu'il s'en défende — attitude assez compréhensible dans un ouvrage de droit, JULIEN a consacré le premier chapitre de ses *Institutions politiques et sociales de Madagascar* à quelques « Considérations sur les premiers habitants de Madagascar ». Assez peu préparé à ce genre d'étude il en est réduit à partir des données de différents chercheurs, de linguistes en particulier. Avec GAUTHIER, il pense « que non seulement la langue malgache n'est qu'une simple branche du tronc malayo-polynésien, mais encore qu'elle s'est séparée de la famille indonésienne avant que l'influence du sanscrit s'y fut faite sentir, et que l'influence arabe, en raison de la différence très marquée qu'elle revêt dans les vocabulaires malgache et malais, a dû s'exercer séparément sur les deux langues à une époque où elles étaient par conséquent distinctes ». Il y avait là, en partant de ses prémisses, un certain nombre de conclusions à tirer. Mais ce n'était pas le but de JULIEN, car, beaucoup plus ambitieux, c'est au delà de ces Océaniens que vont ses

preoccupations, c'est à ce qu'ils appellent les vrais autochtones, ceux qui habitaient Madagascar avant les Océaniens. Et il n'hésite pas à formuler sa thèse : « Il ne nous paraît pas téméraire d'affirmer que les Africains y précédèrent tous autres immigrants ». Nous revenons ainsi à la thèse du peuplement africain, qu'il appuie sur des faits linguistiques. « Notre conviction est née de constatations que nous avons pu faire dès longtemps et à maintes reprises au cours de nos travaux. Elle est basée sur un fait linguistique de la plus haute importance, lequel réside en ce que presque aucun mot de la famille malayo-polynésienne ne désigne les choses qui sont de l'essence même du milieu, tels les éléments de la faune et de la flore. La grande majorité des plantes et des animaux qui ne sont pas tous d'importation, sont désignés par des noms bantous ; il en est de même d'un grand nombre d'instruments ou d'ustensiles, d'objets mobiliers, des vêtements, termes fiscaux et administratifs, etc..., preuve irréfutable que l'influence de civilisations africaines dans l'évolution de la civilisation malgache s'est exercée antérieurement à toutes autres, ainsi que le corrobore la signification de noms géographiques restés jusqu'ici inexpliqués et comptant parmi les plus anciens dont les légendes aient conservé le souvenir ».

Cette prise de position de JULIEN, indépendamment d'une série d'autres raisons, doit être cherchée dans l'importance sans cesse accrue que les historiens — ou disons les curieux — ont accordé depuis 1900 au problème des Vazimba, ancêtres que les Malgaches se donnent eux-mêmes dans leurs traditions. Et obnubilé par le substrat bantou — qui peut-être expliqué autrement — JULIEN trouve que « ce nom de Vazimba a non seulement une singulière allure bantoue, mais, sous la forme de Vazimba, il désigne encore de nos jours une peuplade africaine qu'on rencontre à hauteur de Zanzibar dans l'intérieur du Continent ». Et pour affermir cette constatation, JULIEN ne craint pas d'écrire que « puisqu'il y a, à l'heure actuelle, sur la côte Ouest une caste, celle des Makoa, portant le nom de sa tribu, laquelle est africaine, pourquoi il n'en aurait pas été de même, il y a plusieurs siècles, des Vazimba ».

C'est oublier, ce que JULIEN savait pourtant, que ces Makoa sont des esclaves importés à une date très récente, et de ce fait leur migration n'a rien de volontaire et ne préjuge en rien de leurs qualités de marins. Il n'en aurait pas été de même des Vazimba, si, premiers habitants, ils étaient arrivés par leurs propres moyens ! Et JULIEN de continuer en relevant diverses traditions sur les Vazimba, tout en semblant condamner sa propre théorie en écrivant : « Qu'il s'agisse de l'Océan Indien, du Pacifique ou de tout autre mer, on ne doit pas perdre de vue que les courants furent dans les temps anciens les meilleurs propagateurs de l'espèce humaine ». Cet argument n'est-il pas un des plus forts avancé par GRANDIDIER contre l'origine africaine des populations ?

Entre GRANDIDIER et JULIEN *il s'agit d'une option fondamentale* ayant trait aux couches originelles de la population malgache : Océanienne ou Africaine. Nous avouons ne pas être convaincu par le second, dont l'argumentation est d'une extrême faiblesse et peut être aisément retournée. Jusqu'à preuve du contraire nous restons fidèle à la théorie émise en la matière par GRANDIDIER.

Il n'en est pas de même du R.P. MALZAC qui aborde la question dans la première partie de son *Histoire du Royaume Hova*, et qui l'aborde sous un angle spécial.

Certes la complexité du sujet ne lui échappe pas. « Il n'est pas facile de dire d'où sont venues les diverses tribus qui ont peuplé Madagascar, et il n'est guère plus commode de déterminer l'époque précise de leur apparition. On s'accorde d'ailleurs à dire que la Grande Ile africaine n'a pas reçu en une fois ni du même pays la population qu'elle nourrit ». Et d'examiner rapidement ces divers éléments : Africains, dont l'immigration paraît de date récente ; Arabes arrivés vers le 7^e ou le 8^e siècle ; les Merina enfin qui occupent toute sa pensée (n'est-il pas d'ailleurs leur historien ?) et qui lui font oublier tout apport indo-océanien.

Car pour le R.P. MALZAC l'origine du peuple malgache, à part les quelques groupes hétérogènes qui n'offrent en la matière qu'un intérêt limité, doit être trouvée dans la philologie. Ce qui le frappe avant tout, c'est « le fait remarquable de l'unité de la langue » Et cette langue, qui l'a introduite ? Ce ne peut être pour le R.P. MALZAC qu'un peuple unique antérieurement maître de l'île entière, qui a subi toutes les invasions successives sans être profondément altéré. Et il ajoute : « La philologie comparée seule donne à ce problème une solution, sinon précise, du moins satisfaisante ». Et cette solution donnée par la philologie, le R. P. MALZAC l'énonce sans ambiguïté dans la forme en titrant son chapitre II : « Les Hovas premiers habitants de l'Imerina ». Mais dans le fond, il y a en réalité beaucoup d'ambiguïté, car on saisit mal la pensée du R. P. MALZAC qui, à aucun moment, n'expose le problème de la juxtaposition de Malais, de Polynésiens, de Mélanésiens qui ne fait pourtant aucun doute. Et s'il parle de langues malayo-polynésiennes ou mélano-polynésiennes, il ne nous parle en aucun cas de Mélanésiens ou de Polynésiens, puisque finalement on ne trouve trace dans son ouvrage que de Merina, c'est-à-dire de Malais. Il y a là un tour de prestidigitation peu scientifique.

Il en est de même du problème de la datation des immigrations merina, dont le R.P. MALZAC a senti l'importance, mais qu'il résout somme toute également par une pirouette. « Mais à quelle époque les Hovas sont-ils venus s'établir dans l'île ? Leur immigration est-elle récente, ou remonte-t-elle à une époque reculée ? Sont-ils, en un mot, les cadets ou les aînés de l'immigration qui a peuplé l'Imerina ? »

L'expression « en un mot » est de trop, car c'est justement en ramassant par trop les questions qu'il énonçait lui-même que le R.P. MALZAC arrive à en oublier, et la plus importante. Nous ne voyons pas en effet comment, en bonne logique, on peut suivre son raisonnement où il mélange beaucoup de données — ou plutôt d'interrogations disparates. En effet que renferment ses deux premières questions ? Simplement une interrogation sur l'époque de l'arrivée des Merina à Madagascar. Tandis que dans la troisième question, sans avoir résolu les deux premières, il pose un tout autre problème : « Sont-ils (les Merina) les cadets ou les aînés de l'immigration qui a peuplé l'Imerina ? » Comme on peut s'en rendre compte, il n'y a guère de lien entre ces trois questions, ou plus exactement, puisque le R.P. MALZAC parle dans les deux premières de Madagascar en général, et dans la troisième de l'Imerina, il confond deux données différentes, qui ont place dans la chronologie à deux époques distinctes.

Essayons de le suivre dans son raisonnement qui curieusement ne s'attache à résoudre que sa dernière question : « Les Merina sont-ils les cadets ou les aînés de l'immigration qui a peuplé l'Imerina ? » D'entrée de jeu, il trouve une réponse à cette question : « Non seulement les Hovas ne sont pas venus à Madagascar à une époque assez rapprochée de nous, mais encore ils ont formé de temps immémorial une portion notable de la population primitive immigrée dans l'île ». La prise de position est claire et sans ambiguïté. Reste maintenant à prouver ce postulat, et le R.P. MALZAC s'y emploie en utilisant deux sortes d'arguments : « l'unité de la langue malgache et surtout les traditions hovas nous fourniront des preuves convaincantes de cette assertion ».

« Et d'abord l'unité de la langue malgache le prouve clairement. Cette langue est identique dans le fond et les différences entre dialectes n'en sont que des variantes. C'est une seule langue que parlent dans les diverses provinces les nombreuses peuplades de Madagascar. Or, peut-on supposer que les Hovas venus à une époque récente, et en petit nombre, l'auraient introduite dans les diverses régions ? Cela n'est nullement vraisemblable. Ils n'auraient pu, eux parlant cette langue, provoquer chez les autochtones l'abandon complet de la leur au point qu'il n'en reste plus trace. Cet abandon d'une langue première ne saurait davantage s'expliquer par l'influence morale et politique acquise par les vainqueurs sur les peuplades aborigènes. Car nombre d'entre elles ont toujours échappé à la domination et à l'influence des Hovas. Le fait bien établi de l'unité de la langue malgache semble donc prouver que les Hovas n'auraient pu la généraliser dans toute l'île, s'ils y étaient venus à une époque récente, et on est autorisé à penser qu'ils n'auraient pu l'introduire à Madagascar qu'en y arrivant eux-mêmes les premiers ».

Le moins qu'on puisse dire est que cette longue citation est composée d'arguments d'ordre métaphysique, et qu'à tout prendre elle

ressemble fort à un syllogisme et contient pas mal de sophismes ! Elle contient surtout beaucoup d'affirmations dont on ne trouve nulle part la démonstration. Et ce qui est beaucoup plus grave, sur le plan de la logique, c'est grâce à ces affirmations, dont on ne sait trop si elles sont des axiomes ou des postulats, que le R.P. MALZAC arrive à sa conclusion qui est naturellement conforme à sa prise de position initiale.

Eiforçons-nous sur le plan logique de disséquer la citation textuelle ci *in-extenso* du R.P. MALZAC. On obtient les éléments suivants :

- 1) une affirmation : *l'unicité de la langue malgache*. Cette unicité est actuellement universellement acceptée et nous n'y insisterons pas ;
- 2) une interrogation : « Peut-on supposer que les Merina aient introduit cette langue s'ils sont d'arrivée récente à Madagascar ? » ;
- 3) une affirmation : « Cela n'est pas possible » ;
- 4) apparaît ici le syllogisme : *donc, les Merina sont installés à Madagascar depuis longtemps*.

Qui ne reconnaîtra où s'est glissé l'erreur dans ce raisonnement ? Elle se trouve tout naturellement dans la deuxième partie du raisonnement, ou plus exactement dans une deuxième partie non énoncée mais qu'il est nécessaire d'introduire, car elle constitue le fond de la pensée du R.P. MALZAC, et tout à la fois son axiome, une partie du syllogisme, et sa conclusion, ce qui est tout de même beaucoup : *seuls les Merina sont susceptibles d'avoir introduit la langue malgache à Madagascar*

Et c'est cette proposition qu'il aurait fallu démontrer avant de l'introduire dans le raisonnement.

Relevons aussi dans la citation d'autres points extrêmement faibles qui, tels qu'ils sont énoncés, peuvent être retournés tant sur le plan logique que sur le plan des faits. « Cet abandon d'une langue première ne saurait davantage s'expliquer par l'influence morale et politique acquise par les vainqueurs sur les peuplades aborigènes. Car nombre d'entre elles ont toujours échappé à la domination et à l'influence des Hovas ». Il s'agit de faits historiques, palpables et démontrés. En admettant que les Merina soient arrivés à Madagascar depuis longtemps, en admettant même qu'ils aient « formé de temps immémorial une portion notable de la population primitive immigrée dans l'île », comme l'écrit le R.P. MALZAC, il n'en reste pas moins, c'est le R.P. MALZAC qui le reconnaît lui-même, qu'il a parallèlement existé des peuplades aborigènes qui « ont toujours échappé à la domination et à l'influence des Hovas ». Et qu'on le veuille ou non, le problème reste de ce fait entier !

Cette difficulté ne semble pas d'ailleurs avoir échappé au R.P. MALZAC, car, outre l'unité de la langue malgache, il fait appel également aux traditions, se plaçant ainsi sur un plan historique. « L'unité

de la langue malgache et surtout les traditions nous fourniront des preuves convaincantes de cette assertion ».

Disons de suite que certains des arguments avancés ne paraissent guère résister à la critique historique. Nous relèverons en premier lieu l'argument tiré du nombre de la population merina. « Le nombre des habitants de l'Imerina prouve que ceux-ci ont dû former de tout temps une partie notable de la population malgache ». Les termes même présentent une certaine ambiguïté, car il aurait été heureux que le R.P. MALZAC nous précise ce qu'il faut entendre par « de tout temps une partie notable de la population malgache ».

La démographie historique n'a jamais été d'un maniement facile, à Madagascar moins qu'ailleurs. Nous ignorons encore la population de Madagascar en 1900. Pour 1800, les quelques renseignements que nous possédons permettent des approximations qui en toute bonne foi peuvent varier du simple au triple. Que dire de nos connaissances en la matière pour le XVI^{ème} siècle, et surtout pour un temps immémorial ! On ne peut guère fixer que des ordres de grandeur, établis d'ailleurs à partir de telles extrapolations qu'ils n'ont guère de valeur. Mais si l'on s'y essaie malgré tout, en utilisant par exemple le R.P. MALZAC lui-même, on n'arrive pas à des conclusions aussi optimistes que lui. Si l'on se base par exemple sur des données relativement solides, l'expansion merina en 1787, et si l'on reporte sur une carte ces données — travail qu'il faudra bien faire un jour ! — on a un royaume dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est exigü. Considérons ses limites à l'Est, et nous constatons qu'il s'arrête à Ambatomanga, soit à 20 km. à vol d'oiseau de Tananarive. Qu'en est-il à l'Ouest ? Nous relevons à plusieurs reprises dans le R.P. MALZAC la nécessité d'établir des colonies militaires à quelques kilomètres d'Ambohimanga pour résister à la poussée sakalava. Vers le Sud, il semble qu'en 1800 le Vakinankaratra constituait un vaste *no man's land*. Et même si l'on admet, ce qui est vraisemblable, une grande densité relative dans les limites que l'on peut fixer, on n'arrive pas à une très forte population.

Le R.P. MALZAC passe alors aux traditions « dont on a fait tant de cas jusqu'ici, et qui ramènent à une époque assez voisine de nous l'arrivée des Hovas à Madagascar ». Il les balaise, estimant que provenant de peuples voisins on ne peut s'y fier. On pourrait certes suivre le R.P. MALZAC sur cette voie, mais il faut tout de même se rappeler que cette tradition apparaît comme très ancienne (nous avons vu plus haut l'Anonyme la rapporter) et qu'elle est très répandue. Nous verrons plus bas que certaines données contenues dans les traditions merina elles-mêmes peuvent lui apporter quelque consistance. Et pourtant ce sont ces traditions merina, les *Tantaran' ny Andriana*, qui permettent au R.P. MALZAC de nous fournir sa théorie. Elle tourne une fois de plus autour des Vazimba, qui sont d'autant plus commodes que l'on en ignore tout !

Que disent ces traditions merina. « Elles nous permettront d'éluider la question. Elles rapportent que les Vazimba habitaient l'Imerina de temps immémorial, avant la formation du royaume hova. La population étant encore fort peu considérable (1), ils formaient une multitude de petits royaumes épars dans la contrée. C'étaient plutôt des familles plus ou moins nombreuses dont le plus ancien ou le plus influent se proclamait roi, de sa propre autorité. Une de ces familles absorbant les autres est devenue le royaume hova. Telles sont les principales idées exposées en plusieurs endroits du *Tantaran' ny Andriana*. Disons que c'est là exposer un peu brièvement les idées contenues dans les *Tantara*.

Et pour étayer cette thèse, le R.P. MALZAC fait appel à certains écrits d'ANTONY JULY, et, faisant intervenir le peuple légendaire des Kimosses, il identifie ces Kimosses avec les Vazimba. Il faut reconnaître que cette assimilation était simple, et qu'il suffisait d'y penser !

Mais reprenons la théorie du R.P. MALZAC qui peut se résumer ainsi : Les Vazimba ont habité l'Imerina de temps immémorial, et c'est par suite de transformations de caractère social et politique qu'ils sont devenus les Merina. Il n'y aurait donc eu qu'un seul changement de nom !

Cette thèse, dans sa simplicité, soulève un certain nombre d'objections. La première est de caractère anthropologique. Certes nous ne possédons pas un nombre de squelettes de cette époque vazimba suffisant pour établir des comparaisons avec l'époque actuelle, mais il semble néanmoins que l'on puisse montrer qu'il y a dans le peuple merina actuel plusieurs groupes raciaux, et qu'il y a eu à tout le moins à une certaine époque des apports nouveaux. Il est d'ailleurs difficile d'admettre que la transformation politique dont parle le R.P. MALZAC — et qui est même une véritable révolution, celle du passage des clans aux royaumes — ait pu avoir lieu sans l'apport de nouvelles populations qui l'ont apportée avec elles. C'est ce que nous montre l'exemple sakalava, ce peuple ayant connu lui aussi cette révolution vers 1550. Il y a aussi un autre argument que nous tireront des *Tantara*. Cette révolution s'est accompagnée de l'introduction de techniques nouvelles : celles du fer, dont les *Tantara* font expressément mention : la lutte des sagaies de fer contre les sagaies d'argile. Une telle transformation technique est généralement due à des apports nouveaux de population.

Mais reprenons les *Tantara* qui peuvent éclairer sur l'époque et le lieu de cette révolution. Les *Tantara* et le R.P. MALZAC en fixent le lieu à Alasora où régnait une famille vazimba et une reine vazimba : Rangia. Ses prédécesseurs, qui nous sont donnés par les *Tantara*, sont eux aussi *Vazimba*, et attestés comme tels. Or, c'est à partir de cette reine, ou plus exactement à partir du successeur de cette reine, que commencerait le royaume merina. Les *Tantara* sont formels à ce sujet :

(1) Ce qui nous éloigne de l'affirmation avancée plus haut : « Une partie notable... ».

le fils de Rangita, Andriamanelo, est un souverain merina. Pour le R. P. MALZAC cette transformation serait due au fait que Rangita, qui avait deux fils, Andriamanelo et Andriamanitany, aurait désigné clairement l'ainé, Andriamanelo, pour être son unique successeur au trône. « Pour la première fois, le royaume hova parut alors sérieusement constitué ». Ce raisonnement paraît extrêmement spécieux. Voici une dynastie dont le caractère vazimba est formellement attesté, en particulier par les noms même de Rahofohy et de Rangita, et soudain, par suite d'une simple modification dans l'ordre de dévolution du pouvoir — d'ailleurs capitale — elle se transforme en dynastie merina ! C'est cette modification dans l'ordre de dévolution qui nous retiendra. Nous pensons en effet qu'elle ne peut être due qu'à un apport nouveau de population, d'une population qui amène avec elle de nouvelles idées d'ordre politique et sociale, et aussi de nouvelles techniques (le fer) qui permettront d'imposer les nouvelles idées.

Disons que tout semble s'être passé de la façon suivante : un groupe extérieur, d'origine malaise, et présentant un stade d'évolution supérieur, pénètre dans une région déjà habitée par des Vazimba, se heurte à la population première à laquelle il réussit par ses techniques guerrières à s'imposer, mais qu'il ne peut subjuguier en raison de son petit nombre, et qui parvient néanmoins à s'y établir par le mariage de son chef avec la représentante de la dynastie locale. Cette hypothèse, dont nous n'affirmerons pas qu'elle soit assurée, permet d'expliquer :

- a) Le nouveau mode de dévolution du pouvoir ;
- b) Le changement de nom de la dynastie qui reçoit des nouveaux venus un apport de sang tout en gardant par les femmes son origine vazimba.

Nous en arrivons d'ailleurs, sur un certain point, à des conclusions identiques à celles du R.P. MALZAC lorsqu'il écrit qu' « il est indubitable que les Vazimba restèrent dans la contrée et que leurs descendants y habitent encore ».

Quant à la date où ont eu lieu les faits cités plus haut, nous accepterons, faute de mieux, celle tirée des *Tantara* par le R.P. CALLET, que l'on peut discuter certes à 50 ans près, mais qu'il faut placer aux alentours de 1500 environ ou de 1540.

Mais à quelle époque faut-il placer la date de l'arrivée de ces Malais non plus en Imerina, mais sur les côtes malgaches ? La question reste jusqu'à présent sans réponse.

Il faut d'ailleurs reconnaître que nous n'avons en rien fait avancer le problème linguistique qui tenait tant à cœur au R.P. MALZAC : la langue des Vazimba est-elle ou non la langue originelle de Madagascar, la langue unique encore parlée de nos jours.

On peut simplement déduire de l'hypothèse que nous avançons

prudemment que ce n'est pas la poignée de Malais qui s'est installée en Imerina vers 1500 qui a fait triompher sa langue, non pas même dans l'ensemble de l'île, mais seulement en Imerina. Ne formant qu'une minorité, même s'il s'agissait d'une minorité de seigneurs, les Malais, perdus dans la masse générale de la population, n'ont pu qu'abandonner leur propre langue et adopter la langue du peuple qu'ils ont soumis. L'Histoire nous montre de nombreux cas de ce phénomène, nous n'en retiendrons que l'exemple de la minorité franque qui a rapidement assimilé la langue du peuple qu'elle avait subjugué, les Gallo-Romains.

Comme on peut aisément s'en rendre compte, le R.P. MALZAC n'apporte aucune solution aux problèmes qu'il se proposait de résoudre. La fragilité de ses théories et la faiblesse de ses raisonnements en sont en grande partie la cause, et peut-être aussi le fait qu'il est parti d'idées *a-priori*, non démontrées, et qu'il a essayé, de gré ou de force, de faire concorder ces idées aux faits connus, ou vraisemblables. Il n'aurait pas mérité en lui-même que nous lui accordions autant d'importance. Mais la chose était pourtant nécessaire en raison de la large diffusion de son *Histoire du Royaume Hova*, et aussi parce que sa thèse a été récemment reprise, telle qu'elle, et sans que ne soient apportés de nouveaux arguments.

La question n'en est pas cependant restée là. Des travaux récents ont essayé de la reprendre. Sur le plan anthropologique, H. VALLOIS et C. CHAMLA ont publié le résultat de leurs recherches, qui n'avaient malheureusement porté que sur un nombre relativement faible de sujets. Ils aboutissent à cette conclusion que les populations merina et betsimisaraka sont proches l'une de l'autre, malgré quelques caractères différentiels, et que les premiers, par suite de métissage, présentent des caractères moins homogènes que les seconds.

Mais Madame CHAMLA a par la suite repris son étude, après avoir largement étendu ses investigations, avoir étudié les groupes sanguins, etc..., et elle abouti aux résultats suivants : « Il nous semble indéniable que les caractères physiques des populations malgaches ne relèvent en aucune façon des caractères particuliers que l'on peut observer chez les populations mélanésiennes... Comparés par ailleurs aux populations noires d'Afrique du Sud, certains groupes de Madagascar se sont révélés leur être très proches, en particulier les Bara qui forment un groupement purement mélano-africain. Chez d'autres groupes, les caractères physiques, bien qu'encore très mélanoïdes, ont montré une certaine intrusion de l'élément jaune immigré à Madagascar à une date probablement postérieure aux premiers éléments africains. Ces premiers éléments repoussés, semble-t-il, vers la côte orientale de l'île par les envahisseurs successifs, ne paraissent pas relever du même type sous-racial que les éléments mélano-africains plus récents (type bara) que l'on trouve au Sud ou dans l'Ouest de Madagascar. Il est

possible qu'ils soient les représentants d'un vieux stock mélando-africain très anciennement immigré, plus ou moins imprégné actuellement par l'élément xanthoderme, sauf peut-être dans le Sud-Est de l'île. Cette imprégnation, ainsi que le brassage intense entre les différents groupes qui se produit dans l'île toute entière, pourrait expliquer la difficulté d'une mise en évidence de types raciaux distincts. L'évolution interne actuelle aboutit à la création de types nouveaux mixtes et spécifiquement malgaches ».

Cela confirmerait-il la théorie du premier substrat africain, comme certains le prétendent ? Il faut être certainement plus nuancé, et s'entendre d'abord sur le sens à accorder à l'expression « mélando-africaine ».

D'ailleurs deux autres thèses sont également soutenues de nos jours :

a) Les Proto-malgaches sont des Indonésiens qui, après avoir occupé l'île, ont ensuite razzié la côte africaine pour se procurer des esclaves ;

b) Venant de l'Inde, où ils ont séjourné, à la côte d'Afrique, les Proto-malgaches s'y sont mélangés ou alliés à des Africains avec lesquels, reprenant leur navigation, ils ont ensuite atteint Madagascar.

Cette deuxième théorie a été développée par le professeur HUBERT DESCHAMPS dans sa récente *Histoire de Madagascar*, et elle mérite de nous retenir en raison de la grande personnalité et de la haute compétence de son auteur.

Après avoir balayé l'hypothèse d'un peuplement pygmée qui ne repose que sur des légendes (Kinaoly, Kokolampo, etc...), M. DESCHAMPS passe au substrat bantou. « Le « substrat bantou », que la quasi-totalité des auteurs place à Madagascar avant l'arrivée des Indonésiens, me paraît aussi dépourvu de preuves scientifiques. L'existence des Vazimba, premiers occupants du plateau central, n'apporte aucun appui à cette thèse, contrairement à ce que l'on a longtemps supposé. Les Vazimba, non seulement ceux qui subsistent dans la population du centre, mais ceux qui vivent isolés dans l'Ouest, n'offrent pas de traits linguistiques ou ethniques permettant de les tenir pour autre chose que pour des Malgaches ».

« Je ne veux pas dire par là que toute arrivée d'Africains avant les Malgaches ait été impossible... On peut imaginer que quelques-uns ont pu se risquer jusqu'à Madagascar pour y pêcher la tortue. Mais il n'y a certainement pas eu d'établissement général et massif. Sinon il aurait absorbé, comme il l'a fait sans doute en certains points d'Afrique, les immigrants indonésiens arrivant en pirogue, peu nombreux et dispersés. Le « substrat bantou » n'est pas prouvé ; il est improbable (au moins sous forme massive) ; j'ajoute qu'il n'est pas

nécessaire à la compréhension du peuplement de Madagascar et qu'il rendrait celle-ci difficile. Il ne réussit pas en effet à expliquer la présence dans la Grande Ile d'un peuplement mixte assorti d'une langue et de coutumes d'origine essentiellement indonésienne ».

Et pour expliquer cette double présence, M. DESCHAMPS formule une hypothèse qui, à vrai dire, est séduisante en ce sens qu'elle explique réellement le phénomène : « Venant de l'Inde, les immigrants Indonésiens ont séjourné à la côte d'Afrique, s'y sont mélangés ou alliés à des Africains avec lesquels ils se sont rendus ensuite à Madagascar ».

Pour étayer cette hypothèse, M. DESCHAMPS étudie le parcours effectué, et la date où il a eu lieu : le parcours, d'après cet auteur, comporte diverses phases : d'Indonésie en Inde d'abord, une véritable version occidentale de l'épopée polynésienne ; puis d'Inde en Afrique orientale (1). Là, M. DESCHAMPS souligne très loyalement que l'on ne dispose que de récits historico-légendaires et non pas de traces de cités Proto-malgaches d'origine indonésienne. Souhaitons que les fouilles dans le Sud de l'Inde et à Ceylan s'intéressent de près aux vestiges archéologiques indonésiens qui ont pu subsister.

En ce qui concerne le séjour de ces Indonésiens en Afrique Orientale, on dispose d'un plus grand nombre d'indices dont « le plus net est le canot à balancier. Le cocotier, la case quadrangulaire à pignon, le culte du serpent, les tissus d'écorce en sont peut-être d'autres » (2).

Remarquons que jusqu'à présent, malgré les fouilles entreprises sur la côte africaine, on a encore assez mal distingué dans les sites archéologiques les apports indonésiens des contributions arabes et indiennes.

Enfin, pour le parcours Afrique-Madagascar, il n'y a pas lieu de retenir l'obstacle insurmontable des courants qu'avait imaginé A. GRANDIDIER. M. DESCHAMPS rappelle les possibilités d'effectuer cet itinéraire et insiste sur l'intérêt de l'hypothèse de DAHL qui permet d'inférer que le Nord-Ouest fut touché le premier.

Quant à la date des migrations, nous partageons pleinement le relativisme de l'auteur de l'*Histoire de Madagascar*. La date la plus ancienne du départ des Indonésiens serait moins 500 avant Jésus-Christ, et la plus récente possible pour ce même départ l'hindouisation de l'Indonésie (3). Seule, l'archéologie des Proto-indonésiens sur la côte orientale d'Afrique, aux Comores et à Madagascar, apportera de

(1) Hubert DESCHAMPS, *Histoire de Madagascar*, Coll. Monde d'Outre-Mer, Ed. Berger-Levrault, 1961, 2ème éd., pp. 26-27.

(2) Hubert DESCHAMPS, op. cit., p. 28.

(3) Hubert DESCHAMPS, op. cit., p. 29.

nouvelles précisions. Les sites les plus anciens permettront d'exhumer des haches, des herminettes en fer ou en bronze ou même en pierre et ces outils seront de précieux fossiles directeurs.

Au cours de cet exposé déjà long, bien que nous n'ayons relevé que les hypothèses les plus marquantes, on a pu aisément se rendre compte de la complexité de l'origine du peuple malgache et de l'incertitude qui règne encore sur cette origine.

Ce n'est point pourtant faute de livres, d'articles, de discussions parfois byzantines, car il est peu de questions qui ait engendré autant de littérature. C'est d'ailleurs peut-être en raison de cette abondance même qu'il est difficile d'y voir clair. En effet en face d'un problème d'une immense complexité et pour lequel on ne possède encore que bien peu d'éléments de réponse, il est tentant pour chacun d'échafauder sa propre théorie, et par la suite de la défendre envers et contre tous. Beaucoup ont cru qu'il suffisait pour résoudre cette question d'aborder seulement un de ses aspects, alors qu'elle dépasse de beaucoup le cadre même de Madagascar pour s'inscrire dans un cadre infiniment plus vaste, celui de l'Océan Indien et de l'Océanie.

Est-ce à dire que nous sommes condamnés à rester pour toujours dans cette irritante incertitude ? En étant optimiste on peut sans doute répondre par la négative, mais à la condition de changer de méthode. Ce problème en effet n'appartient pas aux rhéteurs ou aux dilettantes. Il est sérieux et doit être abordé comme tel.

Il est vaste aussi, et il n'appartiendra certainement pas à un seul homme, aussi brillant soit-il, de le résoudre. Des équipes seules pourront peut-être arriver à percer le voile qui l'entoure.

Certes il y a sur le plan national une tâche importante à accomplir et il y a aussi des travaux à mener par un seul, à condition que celui qui s'y livrera ne se croit pas obligé à partir d'un fragment d'ossement de reconstituer un diplodocus. Chacun peut y contribuer efficacement, mais cette efficacité ne sera réelle que si chaque chercheur est conscient du fait que son rôle sera fatalement limité, s'il se cantonne dans sa spécialité et s'il sait s'imposer de ne pas se lancer dans les discussions philosophiques. Mais il est bien évident qu'à Madagascar même il faut réaliser des études qui éclaireront une partie du problème. Chaque fouille heureuse, qui nous révèle un apport humain, aussi modeste soit-il, et aussi incompréhensible qu'il nous apparaisse, fait certainement apparaître un aspect de la question. L'archéologie, l'anthropologie, la linguistique, l'histoire ont assurément intérêt à s'unir, à confronter leurs résultats. C'est le vœu que nous pouvons former.

Mais au-delà de Madagascar doivent aussi être entrepris d'autres travaux. Afrique, Polynésie, Mélanésie, Inde, tous ces noms avancés dans les théories dont nous avons parlé, ont assurément à contribuer à éclairer les origines malgaches. Souhaitons en la matière une grande émulation et une grande confraternité.

RÉSUMÉ

Andriamatoa Jean VALETTE dia mampiseho ireo hevitra samy hafa toa mifandaka « momba ny fiandohan' ny Malagasy » ary miezaka hana-ava ireo izay « indraindray maizimaizina ». Ny iray amin' ny hevitra tranainy indrindra dia ny an' ilay mpijirika tsy fantatra anarana izay tokony ho tamin'ny taona 1750. Tsapany ny maha-samy hafa ny foko nonina teto. Manaraka izany heviny izany SONNERAT tamin'ny taona-jato faha-XVIII. ALFRED GRANDIDIER no voalohany indrindra nandinika araky ny fomba siantifika ny momba ny fiavian' ny Malagasy ao amin' ny Ethnographie de Madagascar. Na dia voaporofa aza fa misy tsy marina ny zavatra nambarany toy ny fahatongavan' ny « Indo-Mélanésien » dia voninahitra tsy azo alàna aminy ny nampibaribariany voalohany indrindra ny maha iray tanteraka ny fiteny eto izay manambara fa efa ela ihany no tonga ny mponina. Neken' i JULIEN ny fisian' ny « Malayo-polyneziana » nefa nolazainy fa talohan' ireo no nahatongavan' ny Afrikana. Ny R.P. MALZAC kosa dia nanome fanazavana momba ny tantara merina sy ny fiavian' io foko io. Tsy fantatra izay tany nifangaroan' ny Afrikana sy Indoneziana sy ny fotoana nanombohan' izany. Koa ny hevitra natolotr' Andriamatoa DESCHAMPS ankehitriny momba ny fahatongavan' ny mponina teto no toa azo inoana indrindra.

*

**

Jean VALETTE sets forth some of the « numerous and divergent theories put forward on the origin of the Malagasy and strives to clarify what has often been obscured ». Among the most ancient opinions appears that of an anonymous trader who, about 1750, noticed the extent of the ethnic differences among the inhabitants. SONNERAT, another 18 th Century traveller, forms the same classifications as the unknown trader ; ALFRED GRANDIDIER was the first to study in a really scientific way the problem of the origin of the Malagasy in his *Ethnographie de Madagascar*. Even though his ideas about the coming of the « Indo-Melanesians » and the other waves of immigrants must be reconsidered, he will retain the honour of having, before anyone else, brought out the deep unity of the language and customs, and assumed a certain antiquity in the population. JULIEN accepted the Malay-Polynesian element, but, according to him, it was preceded by an African immigration. For his part, Father MALZAC added precise details of the later history of the Merina rather than of the origins of this cultural group. It is in fact possible to give a different interpretation of the subject-matter of the *Tantara* (traditional history collected by CALLET). The combination of the African and Indonesian elements was effected in a period and in regions about which we are still in the dark. So, at the present time, it is DESCHAMPS' hypotheses that offer the most likely picture of the ancient migrations.